

QUÉBEC SF

17

まごち

COMIC

木村心一

ORIGINAL

こぶいちむりりん

CHARACTER DESIGN

これは
ゾンビ
ですか?

はい、コミックス第1巻です

DRAGON COMICS AGE



SOMMAIRE



Couverture : Kore Wa Zombie Desu Ka ? Anime d'après les romans de Shinichi Kimura, illustrés par Kobiuchi et Muririn.

- 1- Sommaire
- 2- Ce qu'ils ont dit... Rions avec Batman
- 3- La série Masters of Horror – Oncle Mario
- 12- Rions avec Doctor Who
- 13- Merci Charb
- 14- La première fois...
- 15- Un avertissement de Stephen Hawking – Alain Jetté
- 17- Crêches Geek
- 18- Rions en noir et blanc
- 19- Vous avez de jolis pieds, Madame !
- 20- Découpures insolites de Brenda Lee
- 27- Hilarious Literary Corrections That Will Ruin Your Trust In The Media, une suggestion hilarante de Brenda Lee
- 31- 24 personnes qui n'ont pas compris la patente avec Jesus – Brenda Lee
- 43- Télévision – Oncle Mario

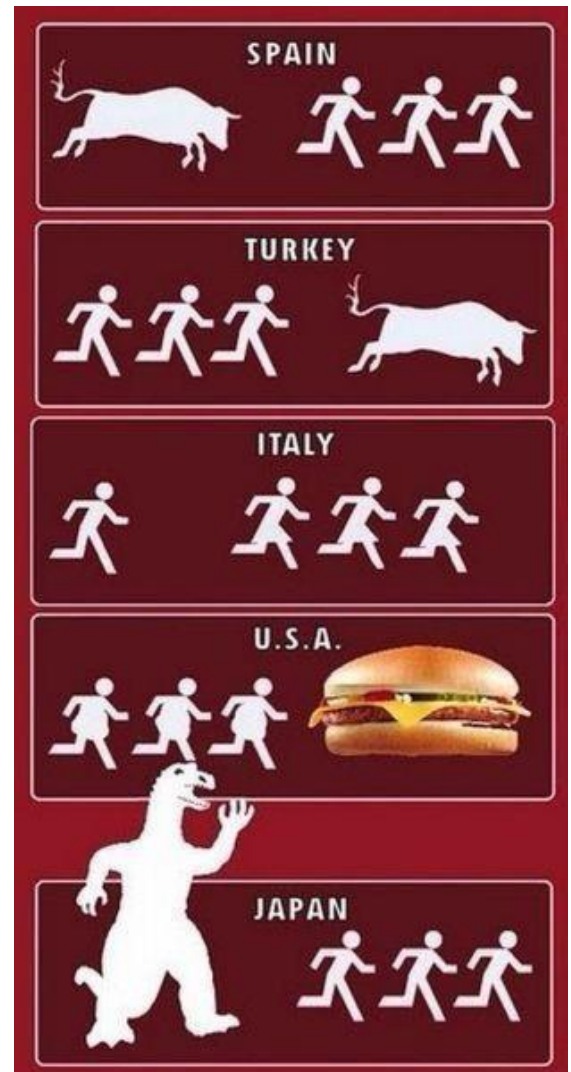
Le prochain congrès Boréal aura lieu
Les 8-9-10 mai 2015
à Montréal

Le vendredi soir 8 mai, à la Maison des écrivains (492 avenue Laval).
Les samedi 9 mai et dimanche 10 mai, à l'hôtel Espresso (1005 rue Guy).

www.congresboreal.ca
info2015@congresboreal.ca

Prochaine date de tombée 20 mars 2015

Fanzine électronique des membres de Québec SF. Le contenu et les droits respectifs sont redevables aux auteurs. Numéro 17 – Janvier 2015



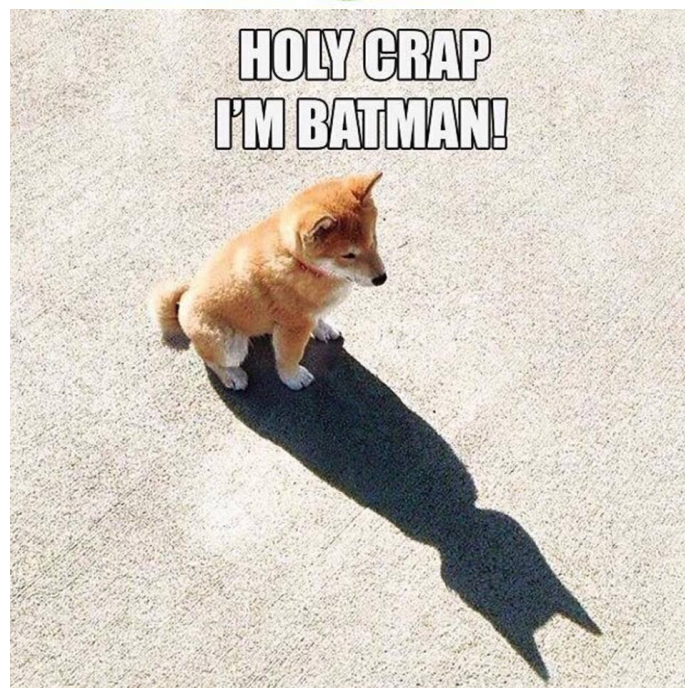


Ce qu'ils ont dit du numéro précédent

Superbe numéro ! La galerie de photo de costumes d'Halloween d'antan est proprement terrifiante : un vrai musée des horreurs :) *Pascale Raud*

Mozzarella va aller sur le frigo! (La face du chien...) :0) *Jean-Pierre Normand*

RIENS AVEC BATMAN ET SUPERNATURAL





MASTERS OF HORROR - La série télévisée qui a réunit les maîtres de l'horreur, jumelant classiques et réalisateurs dans un format non censuré. On s'est arrêté à deux saisons. On note la prédominance des hommes célibataires ou divorcés en protagoniste, renforçant l'idée qu'en dehors de la famille, l'horreur vous attend !

SAISON 2



MASTERS OF HORROR saison 2, ep.1: THE DAMNED THING - Tobe Hooper, scénario Richard Christian Matheson avec Sean Patrick Flanery, Marisa Coughlan, Ted Raimi, 2006 États Unis

Une petite ville du Texas est aux prises avec une folie collective: suicide à coup de marteau, meurtres en série en famille. Au coeur de l'histoire un shériff, dont la mère et le père sont morts il y a des années dans des circonstances semblables.

Beaucoup de gore, un monstre difforme en effet digital. On semble avoir mit le paquet pour ce qui se résume à un titre plus facile: LA CRISE DU PÉTROLE. Presque risible comme concept. Malgré les bonbons gore offerts aux amateurs, on ne développe aucune sympathie pour des personnages fades, avec en prime la voix off du shériff. Tobe Hooper oublie encore d'ancrer sa mise en scène sur des personnages pour lesquels on pourrait se sentir concernés, soignant ses effets, oubliant ses acteurs. On a déjà vu mieux avec moins de moyens.



MASTERS OF HORROR saison 2 ep 2- FAMILY - John Landi, scénario Bret Hanley, 2006, États Unis

Un jeune couple s'installe dans leur nouvelle demeure dans une banlieue tranquille. Pas si tranquille parce que leur voisin s'est reconstitué une famille d'une manière très singulière et qu'il pense bien y ajouter sa mignonne voisine, question de remplacer sa femme...

De longs plans séquence sur de la musique religieuse qui bouge, revoilà John Landis en terrain de connaissance, plongeant dans un humour noir furieux. Excellente mise en scène, bons interprètes et une histoire qui nous ménage un punch qui frappe, Family s'avère beaucoup plus que sa prémisse qui semble de prime abord convenue. On ne peut que se réjouir de revoir John Landis en grande forme et applaudir un excellent épisode de la série, un bon moment de télévision tout court.



MASTERS OF HORROR saison 2 ep 3- The V Word - Ernest R. Dickerson avec Arjay Smith, Branden Nadon, Michael Ironside, Jodelle Ferland, 2006, TV

Deux jeune en mal de sensations vont essayer d'aller voir un mort au funérarium, mais une surprise de taille, tranchante et avide de sang les attends.

Ernest Dickerson a réalisé Demon Knight il y a déjà plusieurs années, depuis il oeuvre pour la télévision. Sur un scénario peu original de Mick Garris, on a droit à une profusion d'effets gores qui ne cachent pas une intrigue rabattue. On se croirait littéralement dans une série b des années 30, à la

facture moderne certes, mais abusant de clichés vieillots, évitant le mot V, comme vampire. Faut cependant avouer que Michael Ironside fait un sacré suceur de sang, aux allures de Jack Nicholson fou furieux. Jodelle Ferland a l'air plus jeune que dans Silent Hill.



MASTERS OF HORROR saison 2 ep 4: Sounds Like - Brad Anderson avec Brad Bauer, 2006, États Unis, TV

Un type qui gagne sa vie en surveillant les réponses de service de techniciens informatiques n'est plus le même depuis la perte de son enfant. En fait, depuis longtemps, son ouïe est rendue tellement fine que la mouche sur le mur ou la pluie qui tombe sur sa voiture risquent de le rendre fou. Sa femme, névrosée, ne rêve qu'à retomber enceinte pour avoir un nouvel enfant. Mais le type il devient fou...

Le type devient fou. On le sait depuis le début et l'exercice de style plutôt réussi ne demeure qu'un exercice de style. Brad Anderson, connu entre autre pour le récent THE MACHINIST, adapte une nouvelle ou la cohérence n'est pas au rendez-vous, mais le type, que voulez-vous, il devient fou. Plus proche d'un vieux Polansky que d'un récent Hooper.



MASTERS OF HORROR saison 2 ep 5- Carpenter's Pro-Life

Une jeune femme est poursuivie par des inconnus, presque frappée par une automobile, heureusement conduite par un médecin et son assistante qui l'amènent à leur clinique. Clinique qui pratique les avortements. Justement mademoiselle est enceinte et est poursuivie par son père (Ron Perlman), qui a une ordonnance de la cour et ne doit pas s'approcher à 500 mètre de la clinique. Car il semble violent, et pro-vie, le paternel. Sa fille, enceinte depuis à peine une semaine mais sur le point d'accoucher, veut avorter. Un véritable siège se prépare, rappelant ASSAULT ON PRECINCT 13 du réalisateur fétiche.

Les références à CHRISTINE et ASSAULT sont évidentes. La musique de Cody Carpenter, excellente. Le noeud de l'histoire, s'il est devenu commun, abouti sur une ambiguïté intéressante. Mais l'intérêt principal de l'épisode est bien dans le combat auquel se livrent le père et les trois fistons armés jusqu'aux dents pour sortir soeurette de l'enfer. Effets gores dégoûtants, monstre qui fait son effet, j'ai bien apprécié une histoire qui va au bout de ses prémisses. Pas aussi fort que CIGARETTE BURNS, mais qui vaut le détour dans un début de saison très approximatif.



MASTERS OF HORROR saison 2 ep 6: Pelts - Dario Argento avec Meat Loaf, John Saxon , 2006

Un manteau de fourrure confectionné à partir de Raton-laveurs va causer des maux de tête à bien des gens, qui vont risquer de la perdre, si vous me suivez bien.

Dario Argento remballé pour un autre épisode probablement encore plus gore que le précédent Jennifer, qui ne donnait pas sa place. Avec un casting étonnant mettant en vedette Meat Loaf, ancien chanteur que l'on voit de plus en plus en tant que comédien et John Saxon qui avait déjà joué sous Argento pour le formidable film Tenebrae. Étonnant à plus d'un titre, le réalisateur semble s'en donner à cœur joie, pour un épisode atypique des plus sanglants.



MASTERS OF HORROR s2 ep 7: THE SCREWFLY SOLUTION - Joe Dante avec Jason Priestley, Kerry Norton, Linda Darlow, 2006, États Unis, TV

Une belle-mère féministe est appelée à aller étudier une ville américaine où les hommes tuent soudainement les femmes qui les entourent. Elle y passera aussi. On suivra donc le beau-fils, biologiste qui développera une théorie sur le malaise qui se répand comme la grippe !

Grâce au succès de la série sur les maîtres de l'horreur, on prépare le penchant des maîtres de la science fiction et on se demande pourquoi ce scénario n'y a pas trouvé sa place. En effet, toute prenante que peut être l'intrigue et son mystère scientifique, la nature extraterrestre de l'attaque est évidente dès les premières images. Joe Dante met en veilleuse son humour noir pour réaliser avec brio un scénario qui tient en haleine, mais dont la trame est cousue de film blanc et l'épilogue

prévisible. On ne boudera pas son plaisir, cependant, loin de là.



MASTERS OF HORROR s2 ep 8: VALERIE ON THE STAIRS - Mick Garris, d'après une nouvelle de Clive Barker, 2006, TV

Mick Garris adapte depuis des années Stephen King. J'imagine qu'il a sauté sur l'occasion d'adapter un auteur comme Clive Barker. Malheureusement, il multiplie les clichés de toute réalisation sur une maison hantée.

Un écrivain se retrouve dans une pension pour auteurs qui n'ont pas encore publié leur premier roman. Rapidement il croit voir une femme qui fuit un démon. Si les autres pensionnaires font la sourde oreille aux manifestations, en réalité ils savent très bien ce qui se passe et ne veulent surtout pas en parler. THIS IS NOT A FICKING GHOST STORY (Ceci n'est pas une putain d'histoire de fantôme) nous crie Christopher Lloyd, il aurait dû le dire au réalisateur ! Oh, plus on s'approche de la fin plus tout cela devient fascinant et fait énormément penser à HELLRAISER, mais trop peu trop tard. Tony Todd est dans la peau du démon, autre référence à Barker et CANDYMAN.



MASTERS OF HORROR s2 ep 9: RIGHT TO DIE - Rob Schmidt avec Julia Anderson, Corbin Bernsen, 2006, TV

Un couple discute en voiture, la relation est tendue et un accident arrive vite. Madame est coincée et la voiture est en flammes. La pauvre se retrouve dans le coma, affreusement mutilée et son mari se sent coupable. Il plaide qu'elle lui a demandé d'autoriser le débranchement pour la laisser mourir dignement. La belle-mère est évidemment en furie, le soupçonnant de vouloir l'héritage généreux. En nombreux flasbacks, le fil des événements prend une autre tournure pendant que la comateuse assaille son mari à chaque fois qu'elle est en arrêt cardiaque !

Si l'accident simulé mollement nous fait craindre le pire, l'épisode s'avère drôlement efficace. Oubliez le débat sur l'euthanasie, pas plus que dans l'épisode de Carpenter sur l'avortement, c'est l'horreur classique qui prime, la controverse est oubliée. Tout cela fait drôlement penser à PATRICK, petit film australien ou un malade catatonique va lui aussi assurer sa vengeance sans bouger de son lit. Classique mais foutument bien fait ! Rob Schmidt a réalisé WRONG TURN en 2003, je ne l'ai pas encore vu, mais voilà que ça me tente de le regarder bientôt !



MASTERS OF HORROR s2 ep 10: WE ALL SCREAM FOR ICE CREAM - Tom Holland avec Brent Sheppard, Laura Drummond, 2006, TV

Tom Holland a relevé de drôles de défis: nous faire accepter des vampires à notre époque dans FRIGHT NIGHT ou l'esprit d'un criminel qui entre dans une poupée dans CHILD'S PLAY. Pour son premier épisode de la série culte, il nous présente un vendeur ambulant de crème glacée qui revient des morts pour faire fondre ses anciens tyrans. Si le scénario de base est en terrain convenu, le clown méchant devenu cliché, Holland nous gratifie d'une mise en scène efficace tout comme les effets spéciaux. Un nouveau croquemitaine est né ! On ne déplorera que la performance de Brent Sheppard, qui n'attire pas vraiment la sympathie, tout le reste, ma foi, vaut le détour !



Edgar Allan Poe

MASTERS OF HORROR s2 ep 11: THE BLACK CAT - Stuart Gordon avec Jeffrey Combs, 2007, États Unis, 60m, TV

Edgar Allan Poe (Jeffrey Combs) est au chevet de sa femme malade. Il aimerait bien écrire et publier des poèmes, mais son éditeur ne lui offre que maigre pitance. Il lui demande d'autres histoires fantastiques dont il a le secret, lui consentant une avance, que Poe s'empresse de boire, perdant le combat contre son alcoolisme. Devant la page blanche il est tourmenté par son chat noir...

Adaptant Lovecraft l'an dernier, Gordon nous offre l'autre maître de l'épouvante tant adapté par Corman et par Gordon au détour de son THE PIT AND THE PENDULUM. Jeffrey Combs est superbe dans son interprétation de Poe. La réalisation dans des décors réduits est efficace et nous plonge dans des situations cauchemardesques de plus en plus prenantes. Chapeau au réalisateur pour avoir

mis en image, sur un scénario novateur, probablement la meilleure adaptation de cette nouvelle, dans un format qui lui est, à vrai dire, plus approprié que le long métrage. Une autre réussite pour Gordon.



George Washington

MASTERS OF HORROR s2 ep 12: THE WASHINGTONIANS - Peter Medak, 2007, États Unis, TV

Un jeune couple et leur fille de 10 ans arrivent à la maison de grand-mère, héritage de la mort récente de mémé. La petite a toujours eu peur de la maison et hurle devant la présence d'un inconnu dans le sous-sol... qui n'est qu'un portrait de George Washington. Papa découvre derrière une déchirure un parchemin signé G.W. ou l'on apprend que George Washington s'avoue cannibale et qu'il aimait bien dévorer les petits enfants ! Sceptique, la famille se voit aussitôt assiégée par des fous furieux habillés à la Washington. La police, appelée en renfort, semble complice de la secte qui veut récupérer le parchemin. Appel à un historien ami du père et tentative ultime de fuir la ville.

Si l'épisode est dans l'ensemble on ne peut plus plaisant, voire jouissif, il est au final carabiné par un final humoristique et des acteurs pas toujours à la hauteur. Comme trop souvent cette saison, l'acteur principal masculin ne semble pas très à l'aise dans son rôle, ne dégage pas grand chose. L'idée originale, peut-être pour calmer à l'avance les critiques, perd de sa force avec un épilogue rigolo, démolissant à mon avis, tout le travail fait en amont. Mais Peter Medak a fait du bon boulot et n'est peut-être pas responsable de cette pirouette finale. On ne boude quand même pas son plaisir, loin de là !



Kimura Yoshino

MASTERS OF HORROR s2 ep 13: DREAM CRUISE - Norio Tsuruta avec Kimura Yoshino, Daniel Gillies, 2007, États Unis/Japon TV

Pour finir la première saison, Takashi Miike avait réalisé un épisode assez troublant pour que la chaîne Showtime décide de le censurer complètement, ne le présentant tout simplement pas. Cette année, Norio Tsuruta, réalisateur notamment de RING 0 et KAKASHI adapte une nouvelle de Koji Suzuki, bien plus sage que peut l'être Miike.

Un américain au Japon depuis deux ans est encore perturbé, se sentant coupable de la mort de son jeune frère par noyade. Il a eu une affaire adultère avec la femme de son associé et se retrouve avec le couple sur un bateau au large, bien malgré lui. Il est vite évident que le mari est au courant de sa trahison et qu'il entend bien régler ses comptes. Mais voilà que le bateau s'arrête, en plein milieu de la mer, l'hélice du moteur bloquée par de longs cheveux noirs, mazette !

Malheureusement, on nage en plein terrain connu, Tsuruta rabattant en début tous les clichés récents des films de fantômes japonais. Il y a bien une montée d'adrénaline progressive lorsque l'on découvre tout ce qui se cache derrière l'histoire, mais la sensation de "déjà vu" et la pauvreté du jeu de l'acteur principal (on dirait parfois que les Japonais ne savent pas voir le mauvais jeu des occidentaux) n'aident en rien. Une fin décevante malgré quelques bons passages, pour une saison en dent de scie.

SAISON 1



MASTERS OF HORROR 1 : Incident On and Off A Mountain Road - Don Coscarelli avec Bree Turner, Ethan Embry, Angus Scrimm, 2005, d'après la nouvelle de Joe Lansdale

Ellen est distraite et a un accident d'auto sur une route de montagne. Elle est rapidement aux prises avec un tueur dément. Dans une série de flashbacks, on apprend son mariage à un adepte survivaliste, qui l'a entraînée aux arts de combat, ce qui l'aidera à se défendre des attaques répétées du monstre. N'empêche, elle se retrouve dans l'antre du maniaque muet, attachée près de cadavres et d'un vieux trop bavard...

Après un générique sanglant mais somme toute sobre, Don Coscarelli nous entraîne dans une histoire aux retournements nombreux, baignant dans une atmosphère macabre à souhait. Les maquillages de Berger et Nicotero ne font pas dans la dentelle et la perceuse qui s'approche de l'oeil nous rappelle un

Fulci dément. Un début fort réussi pour une série télévisée qui promet !



Adaptation de la nouvelle originale dans Classics Illustrated

MASTERS OF HORROR 2: Dreams in the Witch House - Stuart Gordon, 2005

Un étudiant en physique se trouve une chambre à louer à prix modique dans une maison tricentenaire. Rapidement, un voisin lui demande de se méfier du rat à face humaine. Surpris par l'architecture spéciale de sa pièce, il commence à faire d'affreux cauchemars ou il rencontre le rat et la sorcière, des rêves saisissants dont il se réveille à des endroits différents desquels il s'est endormi. Après s'être retrouvé devant le nécronomicon, il est persuadé que la sorcière voyage dans l'espace-temps et l'a choisit pour tuer le bébé de sa voisine de palier...

Stuart Gordon poursuit ses adaptations de H.P. Lovecraft avec succès. Cette nouvelle si spéciale et très courte a été merveilleusement adaptée au mode contemporain, avec des moments chocs. L'atmosphère est lourde, les effets spéciaux efficaces et l'ambiance morbide. Gordon réussit à terminer de manière intéressante pour qui a lut la nouvelle. la série Masters of Horror livre encore la marchandise. Chapeau.



MASTERS OF HORROR 3: Dance of the Dead - Tobe Hooper, 2005

Une fête d'enfants est dérangée par une pluie très spéciale qui mutile et tue ceux qui y sont exposés. Dix ans plus tard, dans une Amérique dévastée, Peggy, une jeune serveuse de restaurant, est attirée par un jeune voyou, Jak, au travail louche qui l'attire en voiture vers un lieu de perdition au spectacle hors du commun: la danse des morts.

Adaptation d'une nouvelle de Richard Matheson, par son fils, l'épisode met en vedette Robert Englund, alias Freddy Krueger, en maître de cérémonie du cabaret trash. On y retrouve l'atmosphère folle de la poursuite en voiture de TEXAS CHAINSAW MASSACRE 2, tout en excès, empilant les actes sordides et les personnages crados. Tout tourne autour de cette danse des morts et notre Alice au pays des atrocités: va-t-elle se laisser séduire jusqu'au bout ? Hooper en rajoute tant et tant que l'effet n'est pas certain, les effets vidéos de montage tiennent plus du gimmick que de la virtuosité au service du récit. N'empêche que le voyage en vaut la chandelle et que malgré un emballage limite dégoûtant, on arrive à un final qui n'est pas vraiment nouveau. Rarement on aura vu autant de nudité et d'actes malsains en une heure de télé.



MASTERS OF HORROR 4: JENIFER - Dario Argento, 2005

Un policier, Frank, tue un homme qui allait massacrer une jeune femme qui n'a pour toute identité qu'un prénom: Jenifer. Coupé à la main par la femme traumatisée, Frank est surpris de voir celle-ci lui lécher la plaie. On aperçoit furtivement une partie de son visage, un oeil trop grand et complètement noir. Frank, traumatisé par son premier "meurtre légitime en devoir" et par le visage de Jenifer, ne peut retrouver la paix sans la revoir. Il la sort de l'hôpital où elle a été placée et l'amène à la maison avec des conséquences catastrophiques...



Carrie Anne Fleming

Dario Argento a choisit pour histoire une bande dessinée de Bruce Jones et Bernie Wrightson parut dans un numéro de Creepy. Qu'est-ce qui a pu attirer le maestro italien vers cette histoire si singulière ? Je suggère le voyeurisme, thème omniprésent chez l'auteur, voir OPERA. Argento affirmait vouloir "piéger le spectateur dans son désir" en prenant Eva Robbins, en fait un homme en cours de transformation, comme objet de désir dans le film TENEBRAE. Ici Jenifer, au corps désirable mais au visage, que l'on découvre tranquillement, monstrueux, est une lointaine cousine du monstre de PHENOMENA. Pourquoi Frank reste-t-il avec elle tout au long de ce long calvaire ? Il y a cette cicatrice, léchée par Jenifer, qui semble être l'explication, une explication virale, comme dans un cauchemar de David Cronenberg. Il n'y a effectivement que le film LA MOUCHE de Cronenberg qui se rapproche du désir insensé, de cet amour contre nature, mais qui est ici consommé régulièrement. On devine aisément que le film se terminera en boucle, peu original mais inévitable.

Il faut dire que ce quatrième épisode de la série macabre confirme le parti pris de la fin ou le mal n'est pas détruit. Exit le classicisme essentiellement de droite, la destruction, souvent par le feu, du mal, de

l'étranger qui bouscule l'ordre établi. Ici le mal subsiste ou la victime devient le prédateur et continue de répandre le chaos.

Comme dans toute l'oeuvre d'Argento, plus visiblement ces dernières années, Argento envoie ses clin d'oeil aux fans: la mouche dans l'auto: PHENOMENA, l'errance du protagoniste en mal d'amour: TRAUMA, le générique VOUS VENEZ DE VOIR JENNIFER DE DARIO ARGENTO. La caméra, dans un budget et un temps de tournage nécessairement plus restreint qu'un long métrage, va privilégier les plongées. La musique de Simonetti nous balance une contine enfantine, mais leurre plus souvent du côté de Bernard Hermann.

On en sort troublé, on a été choqué. Argento nous a présenté un troublant cauchemar, un film onirique à la fois fascinant et répugnant. Merci.



Lucie Laurier

MASTERS OF HORROR 5: Chocolate - Mick Garris avec Henry Thomas, Lucie Laurier, 2005

Jamie (Henry Thomas alias le copain d'E.T.) est un créateur de saveurs artificielles pour l'industrie alimentaire. Un beau jour il a un goût de chocolat dans la bouche provenant de nulle part. Durant un concert rock il n'entend plus qu'une musique classique et au volant de sa voiture il ne voit plus la route mais un appartement avec un homme qui s'apprête à... faire monsieur dans madame, car notre homme ressent et perçoit les sens d'une femme (Lucie Laurier). Amoureux fou, mais témoin d'un acte brutal, il part à la recherche de "la plus belle femme qu'il ait jamais vue"...

Malheureusement le tout est raconté en flashback, car on débute avec Jamie, ensanglanté qui explique à nouveau ce qui s'est passé, probablement à un inspecteur de police. Exit les surprises dans un scénario qui est prévisible dans son ensemble. On termine en se disant: c'est tout ? Ah bon... Difficile et embêtant pour Henry Thomas de jouer la femme qui jouie, malaisé pour Lucie Laurier d'être étiquetée la plus belle femme au monde. Il y a peut-être une bonne histoire à tirer du sujet, mais Chocolate nage dans le déjà-vu et ne se rachète pas par sa réalisation, également convenue.



MASTERS OF HORROR 6: Homecoming - Joe Dante

États Unis, en pleine période électorale un consultant politique (Jon Tenney) en entrevue a un blanc et déclare souhaiter qu'un soldat décédé en devoir puisse revenir voir sa mère. Pendant qu'il entame une relation avec une républicaine acharnée (Thea Gill), les cercueils de retour d'Irak rejettent des zombies qui n'ont qu'une idée en tête: aller voter pour renverser l'administration qui les a envoyés se battre sous de faux prétextes. L'équipe de campagne républicaine essaie en vain de récupérer la situation au profit du président.

Raconté en flash-back, la satire politique mordante frappe la cible à tellement de reprises qu'on la croirait écrite par George Romero. C'est pourtant Sam Hamm, plus connu pour ses scénarios de Batman, qui adapte une nouvelle mordante et la colle à l'actualité. Thea Gill me semblait trop caricaturale jusqu'à ce que je reconnaisse la parodie d'Ann Coulter, une blonde incendiaire républicaine à peine moins odieuse que sa version présentée. Les flèches à l'endroit de l'administration Bush sont constantes et méritées et les zombies touchent la population, émue de revoir ses fils morts au combat. Surprenant de voir les zombies parler, mais la parole est nécessaire et pas omniprésente, pour passer clairement le message. Dante frappe fort et juste, dans un mélange de comédie noire et de drame touchant.

Ceux qui croient encore à la présence d'armes de destruction massive en Irak ou qui n'aiment pas les messages politiques dans leur horreur n'apprécieront pas. Dante voulait redonner au genre sa capacité de dénoncer le climat et le pouvoir corrompu comme il était courant de le voir dans les années 70. Mission réussie.



MASTERS OF HORROR 7: Deer Woman - John Landis

Un inspecteur de police coincé aux cas d'animaux suite à une bavure policière est demandé sur place lorsqu'un chauffeur de camion semble... avoir été réduit en charpie par quelque chose qui a pu défoncer la porte et la replacer et laisser des empreintes sur le corps... empreintes de chevreuil. On lui retire l'enquête, mais les morts s'accumulent et avec l'aide d'un autre policier, il mène ses recherches se concentrant sur une mystérieuse jolie femme (Cinthia Moura), la dernière à avoir rencontré toutes les victimes.

Sur un postulat invraisemblable basé sur une créature mythique amérindienne, John Landis revisite les plates-bandes de son film phare AN AMERICAN WEREWOLF IN LONDON. D'ailleurs l'inspecteur ramène le cas d'une nouvelle espèce inconnue de loup qui a fait des ravages à Londres en 1981 ! Co-scénarisé par son fils, Deer Woman mélange avec bonheur humour, horreur et sexe, renouant avec le succès passé, rejoignant les approches de la série avec son personnage masculin séparé de sa femme et la nudité féminine obligatoire. Du bon Landis qu'il fait bon revoir en forme.



MASTERS OF HORROR 8: Cigarette Burns - John Carpenter

L'expression attisait ma curiosité, en fait les "brûlures de cigarettes" sont le nom donné aux points de changements de bobines, les cercles, parfois imprimés, jadis poinçonnés qui annonçaient au projectionniste le changement de bobine, changement manuel à l'époque. Kirby Sweetman est propriétaire de cinéma acculé à la faillite par son ex beau-père. Il reçoit une offre qu'il ne peut refuser: retrouver la seule copie existante d'un film maudit: LA FIN ABSOLUE DU MONDE. Projeté une seule fois, au festival de Sitges en 1971, provoquant une émeute qui a fait blessés et morts chez les spectateurs. La copie a été détruite, mais un collectionneur (le toujours impressionnant Udo Kier) sait qu'il existe encore au moins une copie et met Kirby sur sa piste. Dès que Kirby, perpétuellement traumatisé par la mort de sa fiancée, se rapproche du film, il commence à avoir des visions qui démarrent par une "cigarette burn".

La recherche de l'objet maudit, l'objet qui rend fou et meurtrier ceux qui s'en approchent, voilà des thèmes qui ne sont pas à priori nouveaux, que l'on pense à THE NIGHT GATE de Polanski ou RING de Nakata. De plus le scénario avance très rapidement, question temps et espace, vers le visionnement mythique. Et puis on embarque, dans une histoire macabre, violente et sadique, aux effets chocs surprenants. Carpenter fait directement allusion à Dario Argento, le cinéma dans lequel tout commence projetant PROFONDO ROSSO et les dialogues rappellent les visionnements d'Argento et Fulci de la belle époque en évoquant la question que l'on se posait en salle: jusqu'où vont-ils aller ? Carpenter va loin et arrive à choquer, Berger et Nicotero offrant des effets saisissants. S'il offre de la nudité féminine obligatoire, il n'y a rien d'érotique dans ces passages. On passera sous silence le noeud de l'intrigue, une trouvaille qui campe l'exercice autant dans l'horreur totale que dans une certaine poésie macabre.

On souligne la musique de Cody Carpenter, fils du John qui offre une partition efficace rappelant les bons moments des premières œuvres du paternel. Il est étonnant qu'avec un budget et un temps de tournage restreint, mais une absence de censure (malgré que de la nudité frontale masculine ait été coupée de l'épisode d'Argento), on réussisse à faire de véritables bonnes histoires d'horreur comme on en voit plus souvent. Cigarette Burns marque le retour en grande forme de John Carpenter et n'est rien de moins qu'un film qui vise en plein la cible. Ça fait du bien !

On peut se promener dans l'univers de Cigarette Burns dans le magnifique site officiel de Carpenter: www.theofficialjohncarpenter.com



MASTERS OF HORROR 9: Fair Haired Child - William Malone

Une jeune fille timide se fait frapper par une camionnette et le conducteur la kidnappe au son d'une musique classique. Elle se réveille très loin de chez elle et subit un drôle d'interrogatoire d'une infirmière singulière (Lori Petty). Jetée dans la cave de l'immeuble, elle se retrouve avec un garçon muet au passé trouble...

William Malone a réalisé FEARDOTCOM et de nombreux épisodes de séries télé d'horreur, mais pour la série MAÎTRES DE L'HORREUR, sa présence est curieuse. Comme dans FEARDOTCOM, on accumule les effets de mise en scène, surchargeant la forme et nuisant à une quelconque montée dramatique, inexistante, tout étant hystérique. Le scénario de base est au final rien de bien nouveau. On aurait cru que les scénarios seraient adaptés de nouvelles bien ficelées, mais ici, comme ailleurs, Malone travaille avec un matériel prévisible. Et que dire du premier plan: une grosse pleine lune, le cliché des clichés, inexcusable sauf pour nous mettre sur une fausse piste. Les trous du scénario sont immenses. Bref, de la poudre aux yeux.



MASTERS OF HORROR 10: Sick Girl - Lucky McKee

Une entomologiste (Angela Bettis) lesbienne timide reçoit par la poste un insecte fort curieux. Elle a aussi enfin la chance de rencontrer Misty, une jolie brunette qui lui fait de l'oeil et qui n'a pas peur des insectes: le paradis. Malheureusement l'insecte s'immisce dans leur nouvelle vie de couple avec des résultats étonnants...

Bon, nous voilà avec MASTERS OF COMEDY AND HORROR ! Angela Bettis (May) cabotine à mort dans un rôle débile tandis qu'Erin Brown alias Misty Munda est mignonne à souhait dans la lesbienne qui dessine des fées. Mais on en fait trop, jusqu'aux bigoudis, et la "grosse explication qui dit tout, vous allez tout comprendre, promis" tombe à plat, sans parler de l'épilogue risible. À noter une chanson d'amour en français. Bonne note aux comédiennes, donc, mais je m'attends juste à autre chose de la série MASTERS OF HORROR.



Michael Moriarty

MASTERS OF HORROR 11: Pick Me Up - Larry Cohen

Un autobus en panne et quelques passager en peine, un trucker (Michael Moriarty) qui en prendra quelques-uns sur le pouce et un type à pied particulier. Point de départ pour ce qui s'avèrera la rencontre de deux tueurs en série, le camionneur et le piéton, deux générations, comme Hannibal qui rencontre American Psycho au pays du Massacre à la tronçonneuse, et la femme (Fairuza Balk) prise entre les deux. Un duel étonnant.

Superbe idée de départ, idée novatrice bien exploitée avec un Moriarty en forme. Elles sont rares les idées différentes bien amenées, alors on pardonnera une fin en pirouette un peu facile et on applaudit l'innovation dans une série qui en avait besoin.



MASTERS OF HORROR 12: Haeckel's Tale - John McNaughton, scénario Mick Garris d'après une nouvelle de Clive Barker

Dans ce qui semble le 19ème siècle au États Unis, un mari déploré arrive chez une nécromancienne dans l'espoir qu'elle ramène à la vie son épouse décédée. La vieille dame accepte à une condition, qu'il écoute l'histoire d'Haeckel. Haeckel, inspiré par les travaux du professeur Frankenstein, essaie en vain de ramener les morts à la vie. En route vers son père gravement malade, il sera accueilli par un homme âgé qui a une épouse fort jeune et fort séduisante. Le mari ne s'offusque pas de l'intérêt d'Haeckel pour sa douce, mais lorsqu'elle sort durant la nuit, il veut empêcher Haeckel de la rejoindre, pour son bien...

McNaughton n'a pour trophée en matière de film d'horreur que le célèbre HENRY:PORTRAIT OF A SERIAL KILLER. Drôle de choix, mais il s'en tire merveilleusement bien dans cette histoire gothique macabre à souhaits. Barker a des idées et le don de braver les interdits, une presque nécessité du récit fantastique. La nécromancie ayant été peu exploitée, c'est une histoire originale et surprenante

qui nous attends, pleine de morts vivants et de sexe. En dire plus serait gâter votre plaisir, mais voilà un épisode parmi les meilleurs de cette première saison, qui plairait autant aux amateurs de George Romero, Lucio Fulci ou Ricardo Freda. À voir.



MASTERS OF HORROR 13: Imprint - Takashi Miike

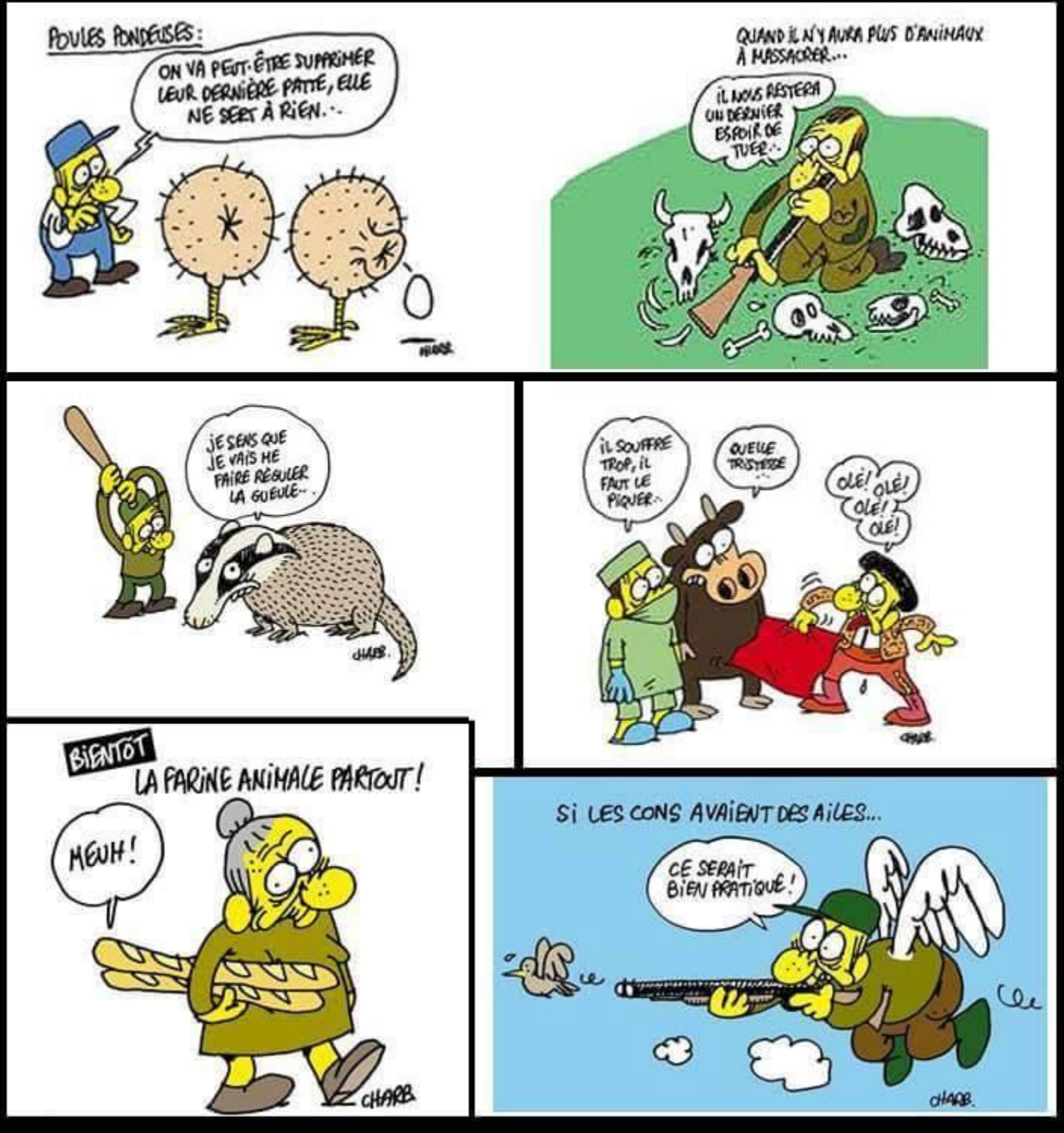
Un journaliste (Billy Drago) débarque sur une île isolée qui abrite un bordel. Depuis des années il cherche une japonaise qu'il a aimée et à qui il a promis de revenir pour l'amener en Amérique. Une prostituée défigurée lui fait une annonce fatale pour sa belle Kokomo. Il refuse d'y croire et lui demande la vérité...

Rashomon à la sauce Miike est un plat que le diffuseur Showtime a refusé de montrer à son public. L'épisode a cependant passé la rampe en Angleterre. Il y a un parallèle intéressant à faire entre Mick Garris qui demande à Miike un épisode de sa série sans censure et qui se retrouve avec un épisode qu'il avoue lui-même avoir de la difficulté à regarder et Billy Drago qui débarque au Japon et est révolté parce qu'il se fait conter. Car de récit en récit, la tension monte et l'horreur graphique devient éprouvante. Les scènes de torture sont particulièrement difficiles à regarder, sans parler du contexte dans lequel on nage, rempli de prostituées grotesques ou de foetus qui descendent la rivière. Miike explore souvent la famille et ici encore, mais une unité familiale qui baigne dans plusieurs tabous encore forts. On en sort ébranlé. Voilà ce qui aurait fait un final puissant pour une série en général plus consensuelle, mais Showtime/Drago, l'ont trouvé trop fort. La différence entre un pays qui laisse tomber la bombe atomique et celui qui la reçoit ? **Mario Giguère**





Merci **Charb** d'avoir défendu les animaux à travers tes dessins mordants et sans concessions.



FIRST TIME WATCHING DOCTOR WHO



NOW





ALAIN JETTÉ



L'intelligence artificielle, notre futur Terminator?

Par Pascale MOLLARD-CHENEBOIT, Richard INGHAM | Agence France-Presse – dim. 7 déc. 2014

L'intelligence artificielle pourrait menacer à terme l'Humanité: il ne s'agit pas d'un film de science-fiction mais de la prédiction du célèbre physicien Stephen Hawking, qui relance le débat sur le risque de voir l'homme dépassé par les technologies qu'il a lui-même créées.

Interrogés par l'AFP, anthropologue, futurologues et experts en intelligence artificielle se montrent partagés sur les craintes d'Hawking.

Les craintes d'un homme apprenti sorcier sont anciennes et elles ont nourri nombre de romans et des films comme "2001: Odyssée de l'espace" avec son ordinateur meurtrier Hal 9000 et plus récemment "Terminator", le robot exterminateur.

Mais aujourd'hui, c'est un astrophysicien très respecté, le Britannique Stephen Hawking, qui lance un pavé dans la mare. Atteint d'une dystrophie neuromusculaire, il s'exprime grâce à un ordinateur.

"Les formes primitives d'intelligence artificielle que nous avons déjà se sont montrées très utiles", reconnaît-il. "Mais je pense que le développement d'une intelligence artificielle complète pourrait mettre fin à la race humaine", a-t-il déclaré cette semaine à la BBC.

Déjà, le milliardaire Elon Musk avait expliqué avoir investi dans des sociétés d'intelligence artificielle pour "garder un oeil" sur ce qui se passe dans ce domaine. "Nous devons nous assurer que les conséquences sont bonnes et non mauvaises", selon lui.

"Cela me fait plaisir qu'un scientifique des +Sciences dures+ dise cela. Je le dis depuis des années", déclare Daniela Cerqui, anthropologue à l'université de Lausanne.

"Nous déléguons à ces machines de plus en plus de prérogatives de l'humain, afin qu'elles soient plus performantes que nous. On va finir par devenir leur esclave", selon elle.

A l'inverse, Jean-Gabriel Ganascia, philosophe et expert en intelligence artificielle, juge "excessif" le "cri d'alarme" de Hawking.

"Le danger, c'est davantage l'homme qui se servirait de ces technologies pour asservir" d'autres humains, considère ce professeur à l'Université Pierre-et-Marie-Curie à Paris.

- Développer une intelligence artificielle "amicale" -

Nick Bostrom, futurologue à l'Université d'Oxford, pense que "la machine intelligente parviendra à dépasser l'intelligence biologique. Il y aura alors des risques existentiels associés à cette transition".

"Les machines sont déjà plus fortes que nous. Je pense qu'elles finiront aussi par devenir plus intelligentes, même si ce n'est pas le cas actuellement", ajoute-t-il.

Au cours de ces dernières années, d'énormes progrès ont été réalisés dans le domaine de l'intelligence artificielle, en tant que capacité à traiter, à analyser des données et à répondre à des questions.

Mais on est "encore loin" de l'intelligence artificielle générale "complète", qui inquiète Stephen Hawking, souligne Anthony Cohn, professeur à l'université de Leeds (centre du Royaume-Uni). "Il faudra encore plusieurs décennies."

Mathieu Lafourcade, spécialiste en intelligence artificielle et en traitement du langage à l'Université de Montpellier (sud de la France), juge "alarmiste" l'avertissement du physicien.

Mais il pense que "dans un futur hypothétique", il faudra peut être "s'en remettre" dans certains domaines aux machines car leurs capacités intellectuelles auront dépassé les nôtres. "La machine nous proposera une solution que nous ne serons pas à même de comprendre mais il faudra lui faire confiance", par exemple si elle nous recommande des mesures contre le réchauffement climatique, considère-t-il.

"Toutefois, si la machine débloque, il faudra se réserver la possibilité de la débrancher", souligne-t-il.

Stuart Armstrong, futurologue à l'université d'Oxford, relève que "les incertitudes sur le développement de l'intelligence artificielle sont extrêmes".

"Le problème, c'est qu'il est extrêmement difficile de programmer des objectifs compatibles avec la dignité voire la survie de l'Humanité", dit-il.

"Il faudrait programmer presque toutes les valeurs humaines parfaitement dans l'ordinateur afin d'éviter que l'Intelligence artificielle n'interprète +éradique la maladie+ comme +tue tout le monde+ ou bien +garde les humains sains et saufs et contents+ comme +enterre tout le monde dans des bunkers avec de l'héroïne+".

"Il faut que les ingénieurs prennent ces problèmes au sérieux et trouvent des solutions pour développer une intelligence artificielle +amicale+, pleinement compatible avec les valeurs humaines", considère-t-il.



Un manifestant aide un policier à installer VLC



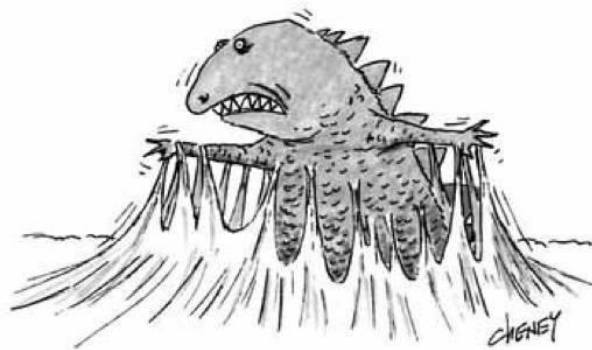
**J'passe tellement de temps
sur Facebook que
maintenant, quand j'vois
un gars qui fait du pouce,
j'pense qui like
mon char.**



qcme.me/ZGx1ZmZ

Créé sur  Québecmeme

1992
THE COMPLETE CARTOONS OF THE NEW YORKER



GODZILLA MEETS MOZZARELLA

Tom Cheney (7/20/1992)

[Return to Main Menu ▶](#)

◀ 570 ▶





BRENDA-LEE LEBLANC



A Rampaging Australian Pig Drank 18 Beers And Got In A Fight With A Cow

BY DANGER GUERRERO / 09.09.13



(via Getty Image)

You know what? It's been a little while since we checked in with Australia. Let's see what's been going on down und-aaaaaaaaaaaaand a pig drank 18 beers and got in a fight with a cow.

A horse on the back of a ute has left Far North police "speechless".



Horse on truck upsets police

The vehicle was reportedly spotted on the open road in the Far North.

Today in New Zealand news...

27 Hilarious Literary Corrections That Will Ruin Your Trust In The Media

The Huffington Post | By [Claire Fallon](#)



Writers and editors, like the rest of us, sometimes find themselves saying, "[I've made a huge mistake](#)." Errors sometimes find their way into book reviews, author profiles and language articles. When noteworthy mixups are made, right-thinking publications inform their readers with clear and prominent correction notices, which revise potentially harmful misinformation.

More importantly, however, sometimes these correction notices, whether unintentionally or due to a slyly witty corrections editor, are incredibly funny. Literary corrections may be among the funniest of all; there's something particularly ridiculous-sounding about, for example, a correction to the plot summary of a wildly inventive novel of magical realism.

Here are 27 particularly absurd and amusing bookish corrections that are funny as well as functional:

Correction: January 8, 2015

An earlier version of this article referred incorrectly to the novels of Ayn Rand in describing Adam Reed Tucker. As a former architect, Mr. Tucker is more like the character Howard Roark, an architect, in "The Fountainhead," not John Galt, a character in "Atlas Shrugged" who was not an architect.

This correction appeared on a New York Times article entitled "[Brick by Tiny Brick: Rendering Frank Lloyd Wright in Lego](#)." Ayn Rand devotees around the world gasped in horror. We're not entirely sure what John Galt did, or who he is, but he certainly was *not* an architect.

FOR THE RECORD:

"Big Little Man": A June 29 review of the book "Big Little Man" said that author Alex Tizon is in his 60s. He is 54. Also, the review described Tizon as an avid consumer of porn, but the book says the viewing was for research. It also describes Tizon's friend's embarrassment about the size of his endowment, whereas the book states that "he liked being average." —

Poor author Alex Tizon had roughly a decade added to his age, and was cast as a porn-watching fiend, in a [Los Angeles Times review of his book *Big Little Man*](#). Um, sorry?

Puppy Love

To the Editor:

I was grateful to see my book "This Is the Story of a Happy Marriage" mentioned in Paperback Row (Oct. 19). When highlighting a few of the essays in the collection, the review mentions topics ranging from "her stabilizing second marriage to her beloved dog" without benefit of comma, thus giving the impression that Sparky and I are hitched. While my love for my dog is deep, he married a dog named Maggie at Parnassus Books last summer as part of a successful fund-raiser for the Nashville Humane Association. I am married to Karl VanDevender. We are all very happy in our respective unions.

ANN PATCHETT

NASHVILLE

Author Ann Patchett [wrote this tongue-in-cheek letter](#) to The New York Times after a review of her essay collection used a vague construction that allowed for the impression that she was married to her dog.

Correction: June 15, 2014

A review on May 18 about "American Innovations," a collection of 10 stories by Rivka Galchen, misstated several of the characteristics of the central characters in some of the stories. It is not the case that the stories "are narrated with one exception by variations of a particular sort of woman: in her 30s, living in New York, nominally Jewish." Three stories have main characters who live in New York City, while the remaining stories are specifically set elsewhere or implicitly in cities other than New York; one story has a Jewish narrator, while all but one of the others have no indications that the central characters are Jewish; five of the stories have central characters who are said to be in their 30s or might reasonably be assumed to be, but the others have main characters who are specifically younger or implied to be younger. Two of these errors were repeated in the Editors' Choice column on May 25. It is not the case that "most" of the women in the stories are clearly in their 30s or "nominally Jewish."

•
Rarely do we see a correction like [this one on David Bezmozgis' New York Times review of *American Innovations*](#), a short story collection by Rivka Galchen, which suggests that not only did the reviewer make some errors but he apparently didn't read much of the book at all.

In a March 2 "**Future Tense**" blog post, Torie Bosch misspelled the science fiction award won by writer Bruce Sterling. It is of course the Hugo Award, not the Huge Award.

•
But it is, [of course](#), a huge award.

*Correction: An earlier version of this article misidentified the number of years E.B. White wrote for *The New Yorker*. It was five decades, not centuries.*

•
The New Yorker [captured](#) this correction to a [New York Times article about comma usage](#). "It has since been changed and made less funny," they note.

This article has been revised to reflect the following correction:

Correction: July 4, 2012

The Books of the Times review on Monday, about the novel "This Bright River" by Patrick Somerville, misidentified the character in the prologue who is hit on the head. While the identity of the victim is not revealed at that point, he is not Ben Hanson, one of the protagonists. Thus it is not the case, as the review said, that "that knock on the head accounts for some of the vague, so-what nature of Ben's perceptions about himself and others." (Mr. Somerville says he intended the victim's identity to be an open question at that stage of the novel, and he prefers that curious readers learn his identity in the novel itself rather than in this space.)

In a review of *This Bright River*, New York Times critic Janet Maslin managed to mix up two characters in a particularly troubling way: Not only did she misidentify an unnamed character in the prologue, changing the whole narrative of the book, the correction required eliminating some of the suspense as to the identity of this character, which readers aren't intended to learn until late in the book. The result was this [amusingly "no spoilers!" correction](#).

A pull-quote accompanying the winter review of Haya Molnar's book *Under a Red Sky: Memoir of a Childhood in [sic] Communist Romania* should have read 'I wish the world would stop hating Jews because I'm still the same person I was before I knew I was Jewish.' In an unfortunate typo, the pull-quote that ran replaced the word 'hating' with 'having.'" - *Lilith Magazine*

The quarterly Jewish feminist magazine *Lilith* made a small but *very* significant blunder in printing a pull-quote from a memoir, as [reported by Columbia Journalism Review](#).

We are grateful to Alert (and scholarly) Reader who noted that we'd said something about Chaucer being written in Old English. Oh, dear. Dr. Clark, who taught us better so many years ago at Centenary College, would be disappointed in us. The textbooks say that Chaucer is really Middle English-not the Old English of, say, *Beowulf*. We apologize to A. Reader and hasten to correct our error. What a pleasure to have close readers. It can be an education in itself. And keep us straight, which is no easy task.

The Arkansas Democrat-Gazette issued this effusively courteous correction, [according to Poynter](#), after misstating the language in which Chaucer wrote. For reference, here are the first lines of *Beowulf* in the original Old English: "HWÆT, WE GAR-DENA in

geardagum, / þeodcýninga þrym gefrunon, / hu ða æþelingas ellen fremedon!" (Fr. Klaeber edition, accessed via the Internet Medieval Sourcebook.)

To the Editors:

In my article "Gays and Genes" [NYR, March 27], John Colapinto should have been identified not as an "intersex" child who was made into a girl shortly after birth and decided in his teens that he was really a boy, but as the author of a book about such a case, *As Nature Made Him: The Boy Who Was Raised as a Girl*. I regret these errors.

I should add that, according to Mr. Colapinto, the subject of the book suffered from a botched circumcision in which his penis was burned off. Doctors suggested to his parents that he be raised as a girl. On finally being informed of his medical history, he decided from his teens on to live as a man.

Andrew Hacker

• [This correction is quite a double-whammy](#). In a New York Review of Books article, John Colapinto was described as an intersex child raised as a girl -- except that not only was Colapinto the author of a book, not its subject, the subject was not what we would term intersex but raised as a girl after his penis was burned off during a botched medical procedure as an infant. Double oops.

FOR THE RECORD:

Political novel: Tim Rutten's Feb. 2 Op-Ed column about Simon & Schuster's promotion of the political novel "O" cited two passages it said were from the book, saying they demonstrated the author's partisanship. Neither passage actually appeared in the book. They were both taken from a parody that appeared on the website of the British newspaper the Guardian.

• The LA Times [learned an important lesson here](#): Only quote from the final version of the book -- not galleys, and definitely not possibly parodic articles you read on the Internet.

Correction: May 8, 2011

An item in the Extra Bases baseball notebook last Sunday misidentified, in some editions, the origin of the name Orcrist the Goblin Cleaver, which Mets pitcher R. A. Dickey gave one of his bats. Orcrist was not, as Dickey had said, the name of the sword used by Bilbo Baggins in the Misty Mountains in "The Hobbit"; Orcrist was the sword used by the dwarf Thorin Oakenshield in the book. (Bilbo Baggins's sword was called Sting.)

This [Lord of the Rings geekery](#) is not the kind of correction you usually see in the New York Times Sports section, but apparently pitcher R.A. Dickey needed to brush up on his Tolkien.

To the Editors:

In your October 7 issue, an ad placed by this agency for the E.P. Dutton book, *The Education of David Stockman and Other Americans*, by William Greider, contained an error that was embarrassing to all concerned—us, the publisher, but particularly the author, to whom we mistakenly awarded a Pulitzer Prize. The error had, in fact, been caught, corrected by us, and then at the last minute—due to the mysteries of computer typesetting and the failure of our people to perform the usual final check—reappeared in the ad as sent to you.

We would very much appreciate your readers knowing that neither the publisher nor the author was in any way responsible. My only hope is that we have not in any way jinxed Mr. Greider by prematurely awarding him a prize that he should no doubt win on his own in the future.

Lee Simmons

President, Franklin Spier Inc.

New York City

• In 1982, an ad was placed for a book in the New York Review of Books that noted that the author, William Greider, had won a Pulitzer Prize. [Except, oops, he hadn't.](#) Unfortunately the jinx of premature congratulations apparently took hold, as Greider remains Pulitzer-less over 30 years later.

An earlier version of this post misquoted Mr. Remnick on his comparison between the book and a New Yorker article he had previously written. He said the book would not be a “pumped up” version of the article; he did not say that it would not be a “pimped out” version of the article.

• This bizarre misquote seems rather like a case of wishful thinking on the part of [this New York Times writer](#).

In her review of Philip Roth's *The Humbling* [NYR, December 3], Elaine Blair wrote that Seldon Wishnow is killed in anti-Semitic violence in Roth's *The Plot Against America*. In fact it is Seldon Wishnow's mother who is a victim of anti-Semitic vigilantes. Herman Roth, the father of the main character in that novel, is an insurance salesman.

The first part of this [New York Review of Books correction](#) is not only unamusing but sobering; the apparently superfluous statement about Herman Roth's profession that follows, however, raises this correction to the level of the absurd.

An obituary on Gore Vidal on Wednesday included several errors. Mr. Vidal called William F. Buckley Jr. a crypto-Nazi, not a crypto-fascist, in a television appearance during the 1968 Democratic National Convention. While Mr. Vidal frequently joked that Vice President Al Gore was his cousin, genealogists have been unable to confirm that they were related. And according to Mr. Vidal's memoir "Palimpsest," he and his longtime live-in companion, Howard Austen, had sex the night they met, but did not sleep together after they began living together. It is not the case that they never had sex.

When celebrated writer and personality Gore Vidal died in 2012, the eloquent New York Times obituary was marred by [several rather hilarious corrections](#) -- speaking to Vidal's eventful life and strong persona.

-- The Second Reading column in the March 6 Style section mistakenly said writer James Salter is dead.

There's a whole morbidly funny subgenre of corrections noting that authors or other notables, presumed dead in published articles, have proved to be very much alive. A classic understated example [here from The Washington Post](#).

CORRECTION: *An earlier version of this post indicated that Renata Adler was deceased. The post has been edited to reflect this error.*

This one appeared on a [blog on The Huffington Post](#). (Sorry, Renata!)

In response to:

Marx in the Agora from the December 2, 1982 issue

To the Editors:

In my review in the December 2 issue, I referred to “the late George Thomson,” and now am happy to be told that he is alive. My apologies to Mr. Thomson and your readers.

E. Badian

Cambridge, Massachusetts

•
Oops! Sadly, George Thomson, the classical scholar and Marxist philosopher, died just four years later in early 1987. At the time, the New York Review of Books [printed a very apologetic correction letter](#).

To the Editors:

I much regret my erroneous assertion in my review in the October 21 issue that Sir Tony Wrigley of Cambridge University is not alive. Quite the contrary: he is merely retired, as I am myself.

•
[This New York Review of Books correction letter](#) by reviewer William H. McNeill, joyfully titled "Alive!", stands as a reminder that retirement is by no means equivalent to death.

To the Editors:

William McNeill’s letter [“Alive!” *NYR*, November 18, 2004] relieves me of the necessity of repeating Mark Twain’s well-known remark on learning of his own demise, but I’d be grateful for the opportunity of correcting another error in his review of Bob Fogel’s recent book [“Bigger and Better,” *NYR*, October 21, 2004]. Roderick Floud, a most distinguished scholar whose work I greatly admire, has never been my junior colleague and is not, as is asserted in the text, carrying on the research program which I helped to initiate.

Tony Wrigley

Cambridge, England

•
Unfortunately, the McNeill/Wrigley debacle isn't over; Wrigley graciously acknowledges the correction noting he remains alive, but alas, a phantom professional relationship [still](#)

needs to be denied. Was this whole review an elaborate alternative biography of poor Tony?

A Lens column earlier this month about introverts and extroverts misquoted the French philosopher Jean-Paul Sartre. The correct quote is "Hell is other people," not "Hell is other people at breakfast."

Poynter reported on this seemingly rather obvious misquote in The New York Times International Weekly -- which turns out to be a common falsification of Sartre's famous quote.

In response to:

Rilke in Life and Death from the September 27, 1984 issue

To the Editors:

At the time I wrote my review of the two biographies of Rilke by Wolfgang Leppmann and J.F. Hendry, and of Stephen Mitchell's translation of Rilke's *Letters to a Young Poet*, I was not aware of Mitchell's translation of *The Selected Poetry of Rainer Maria Rilke* (Random House 1982). If I had been, I should not have been so positive about the untranslatability of Rilke. I eat my words; Mr. Mitchell gives a very good idea of some of the poems.

My review of Professor Hendry, incidentally, should not have said that his spelling of *Hoff-nung* and *ab-gelesen* in "Der Tod" was explained by these words appearing at line endings in the original edition since I am informed that they are hyphenated in other editions as well.

Gabriele Annan

London, England

Correction: Rilke's poetry can be, and has been, well translated. This NYRB reviewer had no idea.

Several readers have pointed out that owing to an editorial error in Mark Ford's article on *The Sea and the Mirror*, "Auden Remakes 'The Tempest'!" [NYR, June 10], the novelist Charles Williams, who was not a member of any church, was described as Catholic.

No doubt they mean well, but this Catholic quest to bring people into the church has finally gone too far. Fortunately, the New York Review of Books [eventually reinstated Williams' churchlessness](#).

The Forward previously reported that Oren reached for the ham, which misrepresented what Leibovich wrote in his book. Leibovich's account never insinuated that Oren ate the ham. The Forward regrets the error.

For the record, *Oren never reached for the ham*. [Thanks to The Jewish Daily Forward](#) for clarifying.

CORRECTION: *The description of the plot of Ernest Hemingway's "For Whom The Bell Tolls" incorrectly initially described Hemingway's "A Farewell to Arms."*



Listen, [we're not perfect](#).

A review on July 19 about "Hullabaloo in the Guava Orchard," by Kiran Desai, misspelled the name of the novel's hero. It is Sampath, not Sanpath. The same review incorrectly identified the character who falls into a vat of broth; it is a spy from an atheist organization, not a monkey or Sampath in the form of a guava.

Okay, this wins. [Thanks, New York Times](#).

CLARIFICATION: *A previous version of this post inadvertently implied, incorrectly, that Gabriele Annan was unaware that Rilke's poetry had been translated into English. The post has updated to clarify this.*

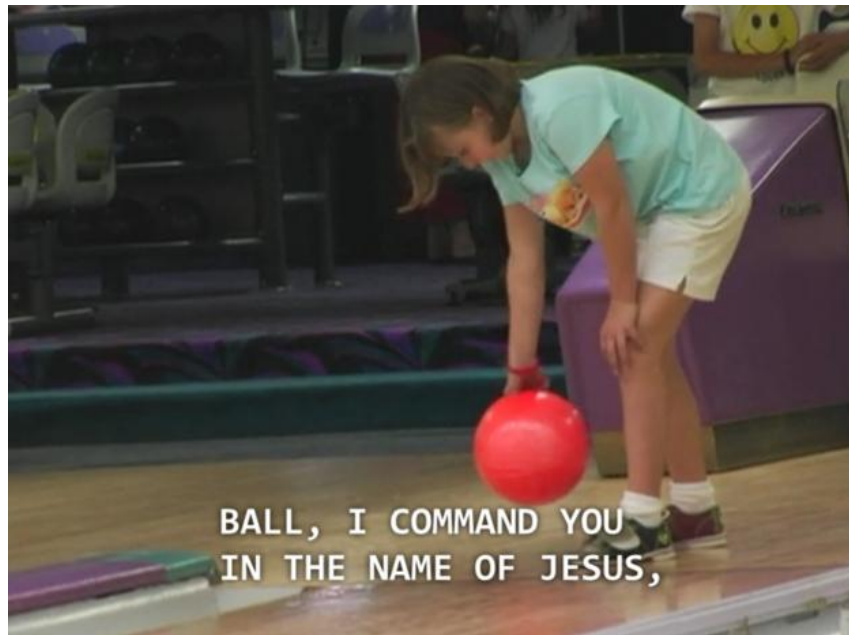


24 People Doing The Whole Jesus Thing Wrong

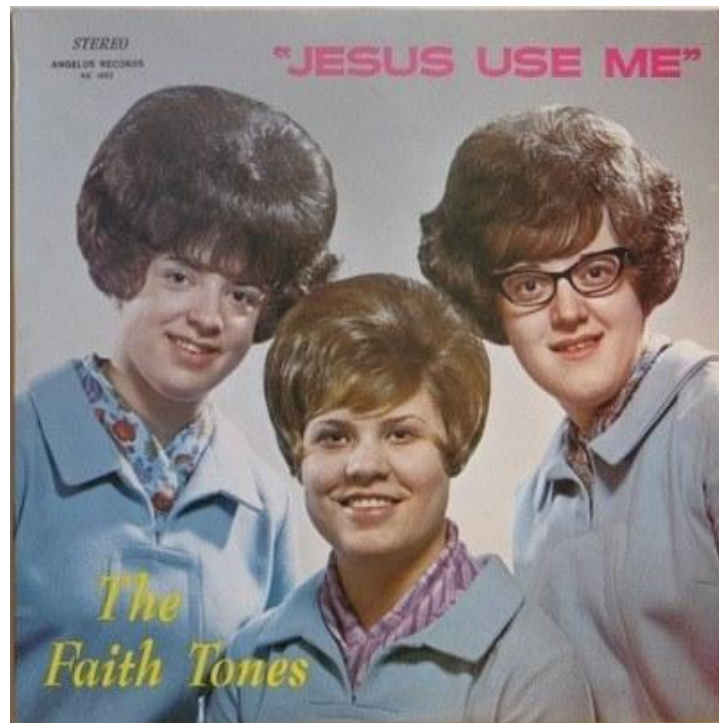
Ou 24 personnes qui n'ont pas compris la patente avec Jesus !

Matt Stopera - BuzzFeed Staff

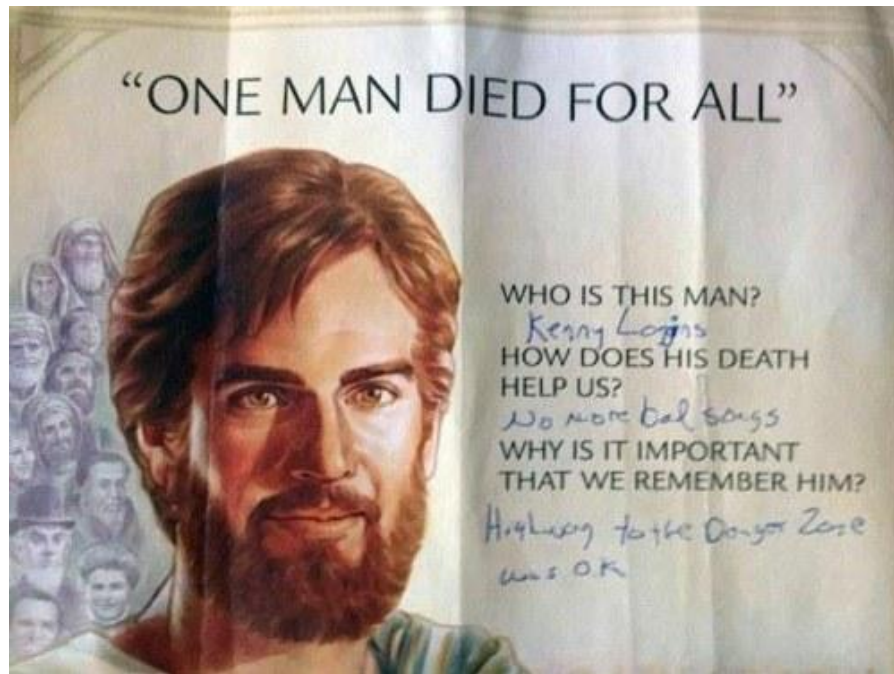
1 La fille qui parle à sa boule de quilles : Boule, je te commande, au nom de Dieu...



2 Jesus, utilise moi...



3 La personne qui a décidé de dessiner Kenny Loggins au lieu de Jésus...



4 Cet abreuvoir qui ne rigole pas : Il n'y a pas d'eau en enfer.



5 Ce groupe gospel problématique



6 le créateur de cette peinture



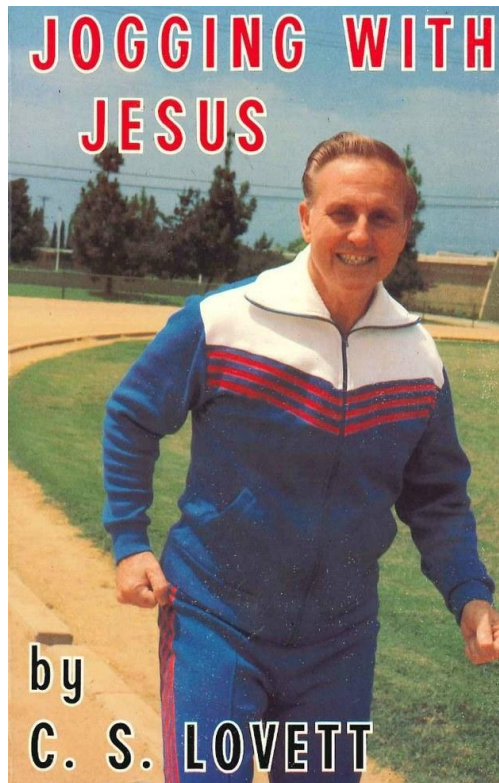
7 Le conducteur de cette voiture épouvante.



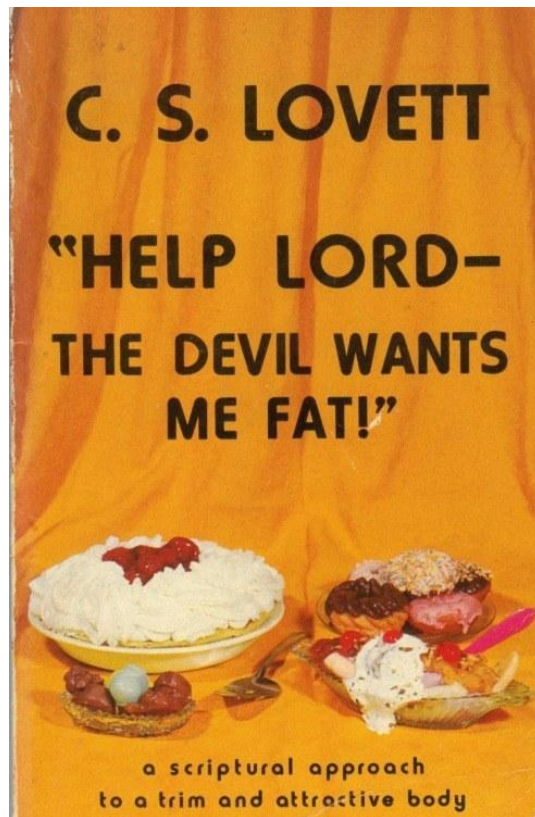
8 Le prédicateur Gaylard Williams arrêté pour sollicitation de sexe oral.



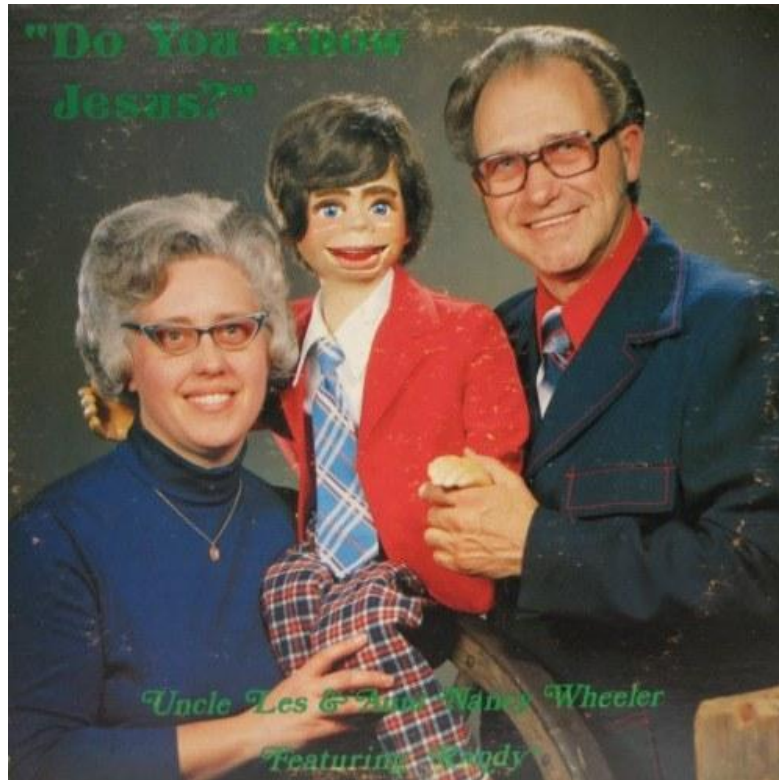
9 C.S. Lovett – Jogging avec Jesus !



10 Encore lui... Aide moi Seigneur, le Diable veut que je soit gros !



11 Oncle Les, Nancy Wheeler et leur marionnette appelée Randy.



12 Le lapsus de ce gazouilli. Un vrai ami ne la rentre pas dedans lorsqu'il fait une erreur, il la sort



Joel Osteen 
@JoelOsteen



A true friend walks in when everybody else walks out. A true friend doesn't rub it in when you make a mistake. They rub it out.

13 Une coquille, comme on dit...



Dan Patrick
@DanPatrick

MARRIAGE= ONE MAN & ONE MAN. Enough of these activist judges. FAVORITE if you agree. I know the silent majority out there is with us!

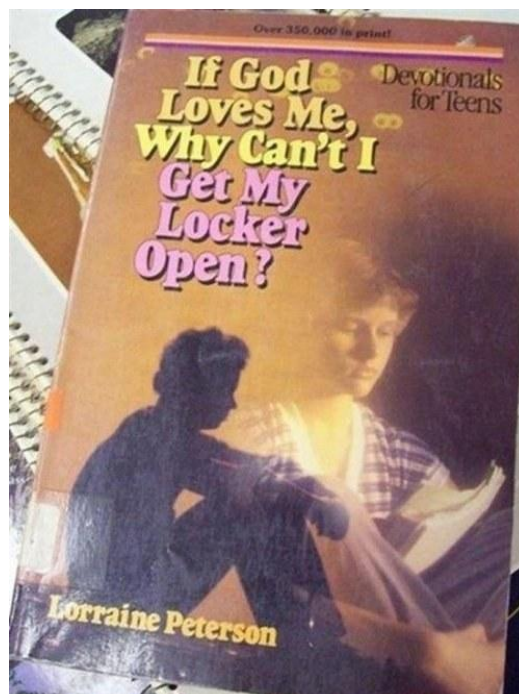
Michael Li
@mcpli

When Dan Patrick has a twitter typo, he has one heck of a twitter typo.

3:13 PM - 26 Feb 2014

1,090 RETWEETS 734 FAVORITES

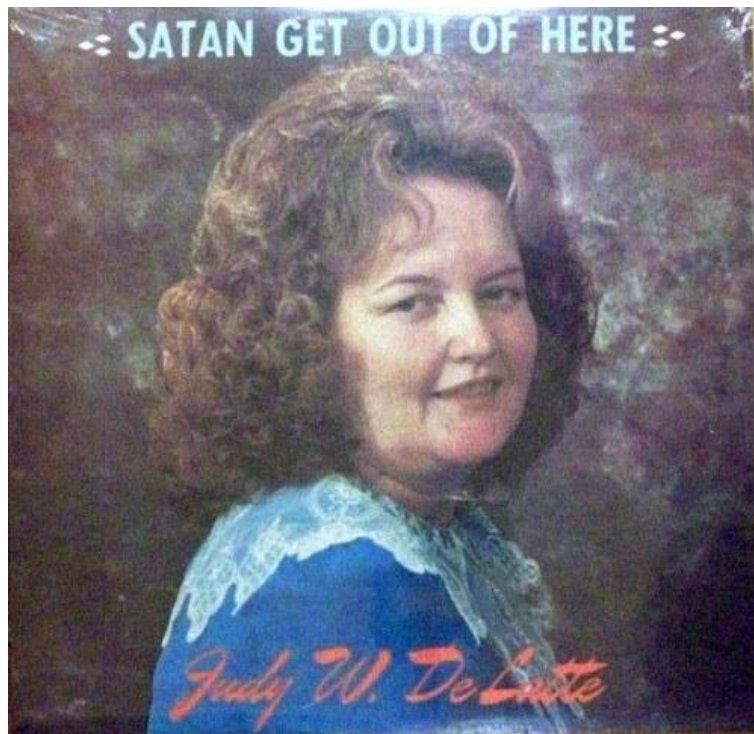
14 Les adolescents qui ont de la misère à ouvrir leurs casiers...



15 La poupée préférée de Dieu ?



16 Satan, sort d'ici !



17 Toute cette photo !



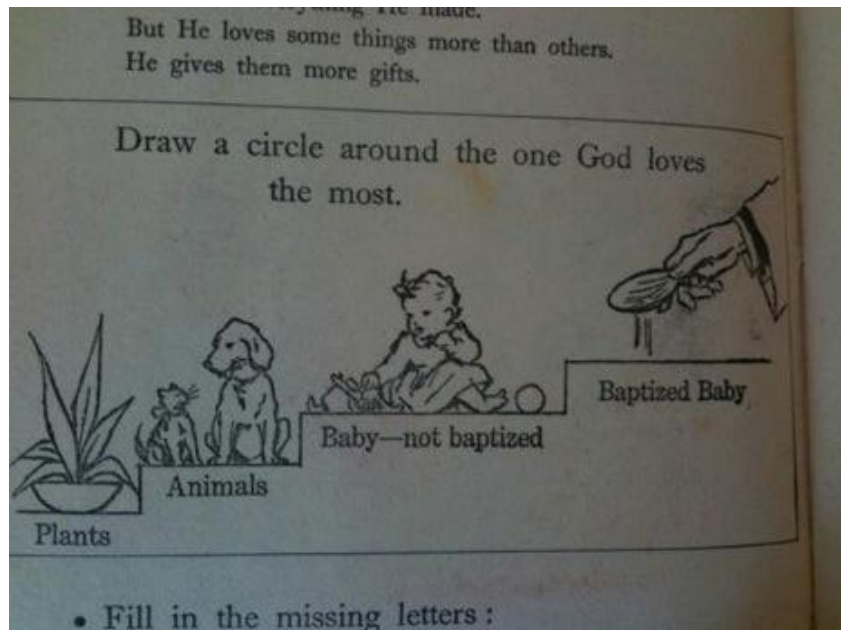
18 Le meilleur moyen de se rendre en haut c'est à genoux.



19 Les fabricants de cette chaise.



20 Dessine un cercle autour de ce que Dieu aime le plus – les plantes, les animaux, un bébé non baptisé ou un bébé baptisé.



21 Celui ou celle qui a eu l'idée de choisir le mot Whack !



22 Grant – J'ai frappé un gars qui ne croyait pas en Dieu et j'ai été suspendu une semaine, mais ça valait la peine !

Grant [redacted]
August 26

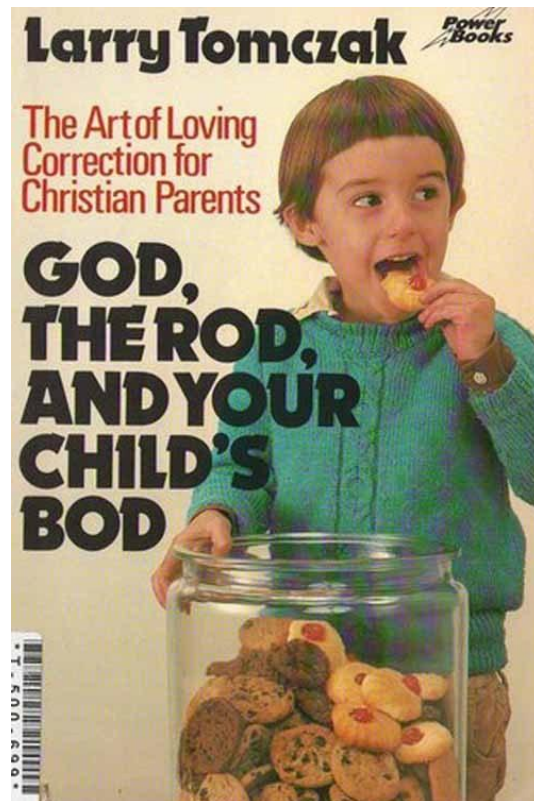
I asked a guy why he skipped "under God" in the Pledge of allegience and he said he didnt believe in god so I punch him right in the face. Suspended for a week but worth it lol. love jesus

Like · Comment · Share

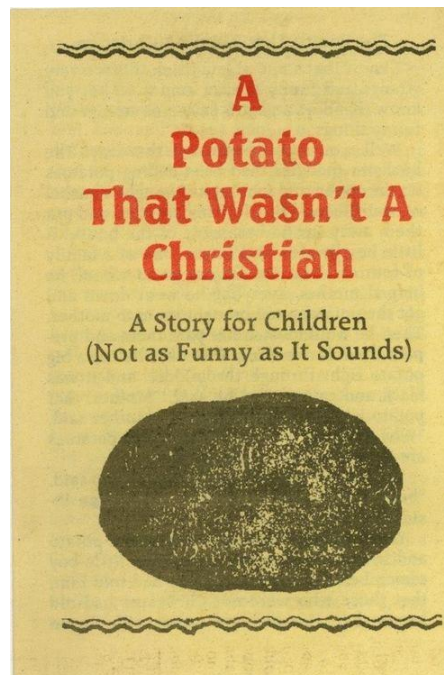
Sam [redacted] likes this.

Zak [redacted] cant believe they suspend you thats what obama has turned this country into tho. keep your faith
August 26 at 12:11pm · Like

23- L'art de la fessée pour les parents chrétiens.



24 Et une patate.



Une patate qui n'était pas chrétienne. Une histoire pas aussi drôle que cela.



MARIO GIGUÈRE



TÉLÉVISION



AGE OF THE HOBBITS aka Clash of the Empires aka Lord of the Elves - Joseph J Lawson avec - Christopher Judge, Bai Ling, Sun Korgn, Srogn, 2012, États Unis, 87m

Il y a 12,000 ans, le dernier village des Hobbits, un peuple de "petites personnes", on s'entend, est attaqué par les hommes de Java, aidés de leurs dragons ailés, question de ramener la plat principal de la fête de la pleine lune qui approche. Goben, avec son père et sa soeur, va aller demander de l'aide des géants, des chasseurs humains, on s'entend, pour retrouver sa mère. Une poignée d'humains vont les aider à se rendre chez leurs ennemis, rencontrant des dragons komodo géants et autres bestioles d'une autre époque.

Imaginer que la compagnie The Asylum s'attaque aux Hobbits donne déjà des visions et de la fièvre. Au demeurant, réunir une ribambelle de nains qui jouent certes avec conviction et dont les voix sont visiblement doublées, est un curieux défi. Ajouter Christopher Judge, vedette de Stargate SG1 et Bai Ling pour aider la cause, on veut bien essayer. Au rayon des "réussites" les décors naturels sont magnifiques et les effets numériques plus que corrects. L'accumulation d'acteurs amateurs n'aide pas la cause, les scènes d'action anémiques non plus, le manque criant de budget et le scénario sans surprises vont achever bien des cinéphiles. Mais comme je m'attendais pas mal à ce que j'ai vu, je peux pas trop me plaindre et me vanter d'avoir passé au travers. Le réalisateur Joseph J Lawson, spécialiste d'effets spéciaux, qui a travaillé sur une flopée de titres pour Asylum et qui aurait travaillé sur un film de Peter Jackson avec des hobbits, a par contre dirigé très peu de films, mais on lui doit le plus apprécié Nazis at the Center of the Earth.

DORE WA ZOMBIE DESU KA ? aka Is this a Zombie ?
Takaomi Kanasaki, 2011, Japon, 12 épisodes + OVA

Ayumu Aikawa est un étudiant qui cache son petit secret assez bien. Il est mort, transpercé d'un sabre par un tueur qu'il n'a pu voir et a été ressuscité par une nécromancienne, Eucliwood Hellscythe. Le voilà zombie, un mort vivant aux apparences normales, sauf lorsqu'il fait soleil, alors il n'a plus d'énergie et ratatine rapidement. Les deux cohabitent et voilà qu'arrive une "Masō-Shōjo", Haruna, qui se joindra finalement à eux et au contact du jeune homme lui donnera ses pouvoirs de transformation, son petit costume kawaii en prime. Arrive aussi Seraphim, une vampire ninja à la poitrine comme Russ Meyer les aimait bien. Ils vont tous partager un petit appartement, créant moult conflits à base d'allusions à la perversité de monsieur qui se fera frapper pour un oui ou un non ! Tout cela en combattant



de monstres les megalos et d'autres personnages fabuleux. Moment absolument hallucinant lorsque les quatre gagnent des billets pour aller se baigner dans un endroit cool où il y aura un concours de pop idol et les trois filles d'y participer et tout le monde se retrouve en mini bikini. Ne sachant pas à quoi s'attendre sauf qu'il y aurait évidemment un zombie, l'adaptation d'une série de romans populaires a été dans cette courte série un plaisir coupable déjanté comme seuls les japonais en ont le secret. Il existe une suite, produite l'année suivante, que je vais rechercher.



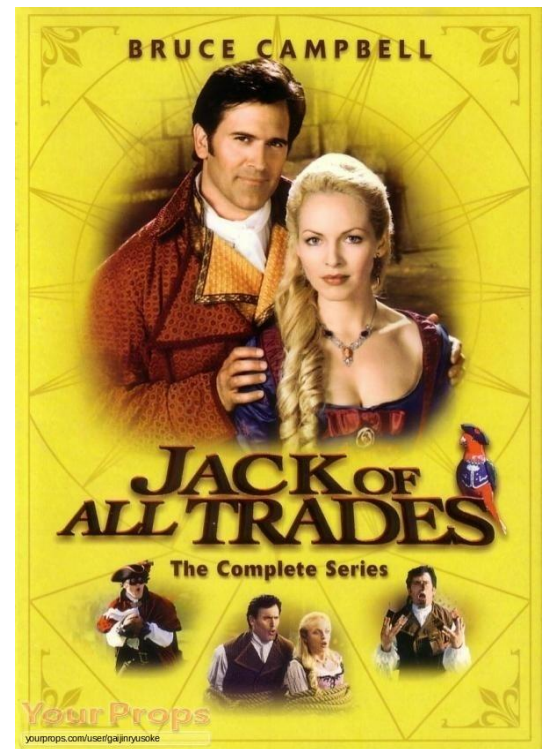
FALLING SKIES SAISON 4 - Robert Rodat avec Noah Wyle, Moon Bloodgood, Drew Roy, Connor Jessup, Maxim Knight, 2014, États Unis, 12 épisodes format 60m

La série avec le générique de quelques secondes le plus laid que je n'ai jamais vu continue de mélanger sans vergogne les clichés de la science fiction dystopique et malheureusement à répéter sans cesse ses motifs. Depuis la deuxième saison, on termine chacune avec l'apparition surprise d'une nouvelle race extraterrestre et un déplacement géographique. Idem pour cette quatrième qui se concentre sur un autre supposé sanctuaire, cette fois centré sur la fille de Tom Mason, Lexi, qui, comme ses trois frères, semble trahir constamment sa famille et la bande de survivants qui gravite autour d'eux, pour changer d'avis et redevenir leur complice, à moins que... Tom Mason et sa famille complètement dysfonctionnelle qui passe son temps à se briser et se réunir à nouveau, à moins que... Un triangle pas mal artificiel entre les deux frères qui aiment, surprise, la même blonde. Le méchant de service qui s'avère être un bon gars, à moins que... et qui se fait une vraie amie, à moins que... en la personne d'une actrice, Mira Sorvino qui joue comme un électron libre, semblant se foutre de l'émission, qui semble

improviser ses dialogues pour dédramatiser toutes les situations, à moins que... Et on recommence. Si je continue un peu malgré moi à regarder la série c'est bien pour quelques images et séquences science fictionnelles bien réussies, entrecoupées malheureusement par ce qui ressemble à du roman savon. La palme du personnage le plus bipolaire revient cette année sans conteste à la blonde de Tom, complètement hystérique une minute, complètement calme et douce l'instant d'après. Tom s'y mettra dans un final rocambolesque et plein de déjà vu où il tombe lui aussi dans les bras des scénaristes qui le rendent complètement maniaco-dépressif. Il est étonnant que la série survive. Vivement un scénariste en chef avec des idées et de la suite dans ces idées.

JACK OF ALL TRADES aka Jack le Vengeur Masqué - Eric A. Morris, 2000, avec Bruce Campbell, Angela Marie Dotchin, Stuart Devenie, États Unis/Nouvelle Zélande, 2 saisons, total 22 épisodes de 24m

Tourné simultanément pour être offert en combo avec la série CLEOPATRA 2525, Jack of All trades est une série bâtie autour de Bruce Campbell alias Jack Stiles, qui, pour le compte des États Unis, fait équipe avec une espionne australienne, Mrs. Emilia Smythe



Rothschild, sur l'île de Polau Polau. Ils deviennent amis avec le gouverneur de la petite île afin de contrer les rêves d'empire de son frère, le nabot Napoléon Bonaparte. Le format de 24 minutes offre donc des scénarios bien ciselés sans temps mort, plein de cascades, de jolies femmes et beaucoup de slapstick, d'humour physique rappelant les Three Stooges adorés des producteurs Sam Raimi et Rob Tapert. Les jeux de mots et les allusions sexuelles sont constantes, la ravissante blonde interprétée par Angela Marie Dotchin est une scientifique plutôt prude avec des yeux à faire damner un curé. La galerie de personnages est outrancièrement farfelue, Verne Troyer étant hilarant en petit Napoléon hystérique, tout comme Stuart Devenie dans le rôle du gouverneur avec un fort accent, comme de raison. A ne pas mettre entre les mains de français qui n'auraient pas le sens de l'humour. Les références à Jules Verne, De Vinci ou la présence de la statue de la liberté sont des moments forts, tout comme le pirate cracheur et péteur de feu, sans oublier le perroquet résistant, Jean-Claude! Une belle surprise qui semble trop courte tellement j'aurais aimé en redemander !

PENNY DREADFUL SAISON 1 - John Logan avec Josh Hartnett, Timothy Dalton, Eva Green, Reeve Carney, Rory Kinnear, Billie Piper, 2014, 8 épisodes 60m

Ou l'on réunit les personnages des grands romans gothiques et d'épouvante dans la ville de Londres qui se remet des attentats de Jack l'éventreur. On débute avec le père de Mina et sa quête du démon qui la lui a enlevée: Dracula. Il s'acoquine dans ses recherches avec le docteur Frankenstein, un américain au passé louche qui est un tireur émérite et une femme complice aux pouvoirs de médium. Dorian Gray séduit plus d'un personnage et l'on croise évidemment Van Helsing.

Je n'en dirai pas plus sur le scénario cette production gothique de très belle facture avec une brochette de comédiens impressionnante. Si le premier épisode de huit est tout simplement fascinant, on passe par la suite beaucoup de temps à raconter en voix off les origines de ces messieurs dames, au point où on ralentit considérablement le rythme. Au point aussi où parfois j'avais le goût de renommer la série LES MISÉRABLES, tellement ces personnages aux différences marquées d'avec leur origines littéraires passent une bonne partie de leur temps à se plaindre de leur malheurs. Ceci dit, la reconstitution d'époque est remarquable, entre autre lors de grands moments passés dans un théâtre de Grand guignol. Il reste à voir jusqu'à quel point John Logan va s'écarter de ses modèles, ce qu'il fait déjà amplement, n'hésitant pas à passer un épisode à s'inspirer de l'Exorciste de Friedkin. Eva Green est fascinante et sa relation avec Timothy Dalton en père de Mina est sombre et mystérieuse à souhait. Tel Game of Thrones, on n'hésite point à montrer une sexualité débridée fortement éloignée du puritanisme. En ce sens on respecte le titre, les Penny Dreadful étant à l'époque des récits sensationnalistes mélangeant horreur, sexe et meurtres sanguinolents. Une première saison magnifique et des questionnements à résoudre pour la suite annoncée.

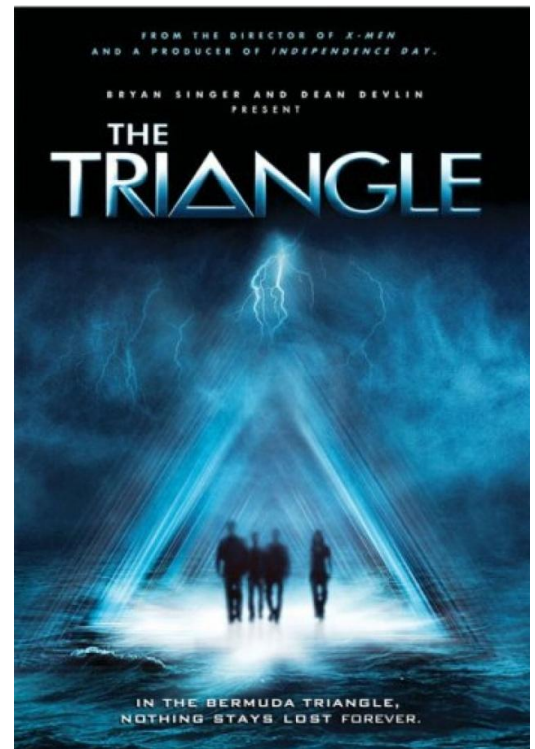


The TRIANGLE - Craig R. Baxley avec Eric Stoltz, Catherine Bell, Lou Diamond Phillips, Sean Michael, John Sloan, Bruce Davison, Sam Neill, 2005, États Unis/Grande Bretagne/Allemagne, 255m

Un armateur qui est exaspéré de perdre chaque année de plus en plus de navires dans le triangle des Bermudes, Eric Benirall (Sam Neill) engage quatre personnes: un journaliste, une océanographe, un météorologiste et un psychique qui a des visions, pour tenter d'avoir une explication sur le triangle contre une rémunération, si réussite, de cinq millions de dollars chacun. Très rapidement tout se bouscule, les théories les plus folles sont envisagées tandis qu'un activiste de Greenpeace et notre quatuor ont des visions de plus en plus réelles et

persistantes.

Présenté à l'origine en trois soirées sur la chaîne Sci Fi à raison de téléfilms d'une durée de 83m, la production signée Bryan Singer et Dean Devlin a manifestement bénéficié d'un budget confortable pour se payer des acteurs connus et des effets spéciaux qui tiennent en général la route. Il y a cependant une grosse tendance portnawak, n'importe quoi pour décrocher la mâchoire du spectateur lambda, au risque de friser le ridicule. Quand on combine la paranoïa suite aux interventions de la marine et des moments de réalité alternatives, couplé à des baisses de tensions régulières pour cause de structure narrative qui manque de rigueur, on peut parfois applaudir au besoin le spectacle tout en regrettant les ratés de l'entreprise. Quand on abouti aux paradoxes temporels, on a vu mieux, suffit de penser à la série qui a un docteur qui voyage dans le temps et l'espace, qui aurait réglé l'affaire plus rapidement et élégamment. Les acteurs prennent leur rôle au sérieux, Sam Neill est toujours efficace malgré que son rôle est minime et j'ai trouvé très mignonne Catherine Bell, que je ne connaissait pas.



Le réalisateur est un vétéran de la télévision et ancien cascadeur. On ne présente plus Bryan Singer et Dean Devlin, scénariste avec Emmerich d'un Godzilla douteux. La présence de Rockne S. O'Bannon (Farscape) en scénariste laissait présager mieux.

Z NATION Saison 1 - Karl Schaefer avec Kellita Smith, DJ Qualls, Keith Allan, Russell Hodgkinson, Pisay Pao, 2014, États Unis, 13 épisodes 44m

Trois ans après qu'une épidémie virulente ait transformé la majorité de la population en zombies, quelques survivants se regroupent pour transporter dans un centre médical le seul homme qui a survécu à des morsures de zombies. Ils sont aidés sur leur chemin par le dernier homme vivant dans la station polaire de Norad qui, à l'aide de tous les moyens de communication possibles, de la radio au téléphone public en passant par les panneaux de circulation, les dirige du mieux qu'il peut. Les États Unis ne sont pas paisibles, outre les morts vivants qui pullulent, on croise des familles cannibales et autres joyeux vivants désaxés, jusqu'à une commune de pseudo amazones qui leur compliquent la vie pendant que leur précieux patient miraculeux commence à éprouver de sérieux problèmes.



Honnêtement, je ne m'attendait pas à grand chose de cet ersatz de Walking Dead produit par Asylum pour le compte de la chaîne Syfy. Si le gore est un peu plus timide par moments, la série fait la belle part aux zombies devenus des accessoires presque oubliés dans Walking Dead. L'humour noir est très présent et les personnages pittoresques deviennent rapidement attachants. Si certains épisodes sont de gros clins d'oeil au modèle célèbre, on arrive rapidement à une synergie bien différente, une originalité rafraichissante et un final de la saison absolument saisissant. C'est bien plus qu'on en prévoyait et j'ai bien hâte de voir la suite ! Mario Giguère